

XYZ. La revue de la nouvelle

Judith

Johanne Renaud



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, J. (2013). Judith. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 48–51.

Judith

Johanne Renaud

TU N'AS JAMAIS AIMÉ que je lise le journal en déjeunant. « Ça nuit à la communication. » De toute façon, qu'est-ce qu'on pourrait bien encore se dire ?...

Pendant trente-sept ans, chaque jour de la semaine, nous avons écouté les trois bulletins de nouvelles du matin. La planète croule sous les dictatures, le monde entier s'embrase, et toi, chère Céline, tu restes de marbre. Sauf, bien sûr, si on annonce le divorce d'une starlette ou l'extinction de voix d'une chanteuse populaire. Alors, là, oh là, tu émerges de ton assiette. Mâchoire pendante, stupéfaite. Jusqu'à ce que tu te mettes à jacasser, à cancaner. De telles nouvelles méritent évidemment tes commentaires insipides que je n'ai heureusement pas à écouter entièrement car je pars toujours au travail plus tôt que toi. On ne voyage plus ensemble depuis longtemps : je préfère prendre l'autobus. Toi, la voiture. « Les transports en commun, ça sent le mouton. » Qu'est-ce que tu peux bien en savoir ? Moi, j'aime bien les moutons. Je dirais même que j'ai un faible pour les agneaux, surtout quand je pense à notre boucher qui, chaque jour, leur tranche le cou. J'aime bien l'autobus aussi. Je peux y observer l'humanité en lisant mon journal en paix. Presque toujours les mêmes personnes aux mêmes endroits, à la même heure, cinq jours par semaine. Comme un troupeau de bêtes silencieuses. Au fond, tu as peut-être raison. Dans l'autobus, ça doit sentir le mouton. Animaux anonymes, si semblables et si différents à la fois. Comme cet homme au manteau noir qui a lu pendant des mois *L'ombre de mon ombre*. Ou cette fille aux cheveux rouges qui s'est foulé la cheville en courant avec son thermos de café et son énorme portfolio. Et ce fonctionnaire toujours bien mis qui, un jour, avait un restant de crème à raser dans l'oreille gauche. Et puis, il y a moi... Que pensent tous ces gens de moi ? Difficile de le savoir. Je ne sais même pas ce que,

48 toi, tu penses de moi. De toute façon, ça n'a plus vraiment

d'importance. Mais laisse-moi quand même te raconter comment tout ça s'est passé.

Il y a quelques mois, une nouvelle passagère est montée dans l'autobus. Jamais vue auparavant. Une belle femme. Je l'aurais remarquée. Cheveux noirs, jeune quarantaine. Sûrement une nouvelle arrivante dans le quartier. Ses souliers rouges à talons hauts ont fait un bruit particulier lorsqu'elle s'est avancée dans l'allée. Ploc. Toc. Ploc. Toc. Puis elle est revenue sur ses pas et s'est penchée vers le chauffeur. Une question d'itinéraire, d'horaire peut-être. Ça m'a donné la chance de regarder ses jambes. Le mollet galbé, mais pas trop. Une jupe noire sur des hanches bien calibrées. De belles fesses. Comme je les rêve. La taille découpée. Elle me faisait dos. J'en ai profité : j'ai imaginé que je la déshabillais. Sans que je m'y attende, elle s'est retournée, a croisé mon regard rôdant sur son corps. J'ai failli en échapper mon journal. Je suis certain qu'elle m'a lancé un petit salut silencieux. J'ai cligné de l'œil. Comme lorsqu'on est ébloui par un rayon de soleil imprévu. Je me suis retrouvé tout en sueur. Si tu m'avais vu...

Le lendemain, j'ai choisi, fébrile, mes vêtements avec soin. Opté pour ma chemise au col moins usé et pour la cravate bleue que tu détestes tant. Pendant que tu prenais ta douche, j'ai même ciré mes chaussures. « Un autre dîner de départ à la retraite. Quelqu'un du 6°... » ai-je soupiré avant que tu fasses une remarque sur ma tenue vestimentaire plus recherchée qu'à l'habitude. Tu n'y as vu que du feu. Moi, j'avais déjà le cœur battant. Une flamme avait fait vaciller la platitude de mon quotidien.

Ce matin-là, quand l'autobus s'est arrêté devant l'abribus fatidique, je me suis frotté l'œil en faisant mine de vouloir chasser une poussière. Ploc. Toc. Ploc. Toc. Elle s'est assise derrière moi. Le regard vide mais le cerveau en ébullition, j'ai tenté, sans succès, de reprendre la lecture de mon journal. À travers le mélange d'odeurs flottant dans l'autobus, j'ai décelé son parfum. Puis, était-ce mon imagination, j'ai deviné la chaleur de son regard sur ma nuque. Oui, j'ai senti ses yeux me caresser les cheveux. J'ai perçu son souffle dans mon cou, ses

maines descendant le long de mon torse. Les yeux mi-clos, j'ai rêvé que nous étions seuls, elle et moi, dans un autobus sans chauffeur, à destination de nulle part. Puis, quelqu'un a réclamé l'arrêt suivant. J'ai ouvert les yeux. Ploc. Toc. Ploc. Toc. Elle est descendue. J'ai gardé l'empreinte de sa main sur mon épaule. Tu n'aurais rien compris à tout ça... À quoi bon ?

Arrivé au bureau, j'ai présenté ma carte d'identité au gardien de sécurité, pris l'ascenseur jusqu'au troisième étage, gravi l'escalier jusqu'au cinquième (oui, j'ai commencé à me tenir en forme). Je suis entré, essoufflé, plus essoufflé que d'habitude, dans ce vaste labyrinthe de paravents beiges. Dans mon espace de travail, rien n'avait bougé. Pourtant, tout me semblait désormais différent : un parfum de femme embaumait l'air que je respirais. J'en étais certain.

À l'heure du dîner, j'ai presque couru jusqu'à la parfumerie où je n'étais jamais entré. Je craignais qu'en son absence, je ne puisse plus reconnaître son odeur. La vendeuse m'a aidé à en décrire les accents. Et nous avons trouvé : *Judith et Holopherne*. Un parfum qu'elle m'a décrit comme « une fragrance aux tonalités charnelles et sensuelles, avec une attaque franche de vétiver et de mousse de chêne ». Elle aurait parlé chinois que ça aurait été du pareil au même. « Ça tient presque de la phéromone », m'a-t-elle chuchoté d'un air entendu. Moi qui suis habituellement de nature plutôt réfléchi, voilà que j'avais payé une somme astronomique pour une minuscule fiole. Du bouchon de cristal émergeait le corps d'une femme. Je l'avoue, je ne comprenais pas vraiment ce qui m'arrivait. Je savais seulement que je ne pourrais plus jamais revenir en arrière. J'ai décidé que l'inconnue s'appelait Judith. Je me suis ensuite mis à l'espérer, à rêver à elle. Revenu au bureau, j'ai caché la fiole au fond d'un tiroir de ma filière.

Chaque midi, il me fallait maintenant sortir du bureau, prendre l'air. J'ai acheté chez le libraire une minuscule reproduction de *Judith*, une œuvre de Gustav Klimt. Un petit médaillon que j'ai glissé dans la poche de mon veston. Désormais, pendant les réunions et les sempiternels discours insipides des patrons, je pouvais caresser du bout des doigts le

visage de ma bien-aimée. Par ce stratagème, à ton insu, Judith est alors entrée dans la maison. Doucement, je l'ai laissée se glisser dans mon quotidien. Tous les matins, en parcourant le journal dont les nouvelles ne m'intéressaient plus, je faisais le décompte des arrêts avant son entrée. Parfois les étudiants envahissaient l'autobus au point où je n'entendais plus le bruit de ses talons derrière leur brouhaha. J'ai alors appris à deviner sa présence. Une mèche de cheveux noirs entre deux sacs à dos. Le rouge d'un talon aperçu entre les espadrilles d'un grand adolescent.

Et voilà que, lundi dernier, au moment où je devais lire le rapport du mois, Nina Simone s'est mise à chanter « Feeling good ». Sans arrêt. Tout l'après-midi. Curieux, non ? Aux premières notes, Judith est arrivée, s'est assise sur mon bureau. Les jambes croisées, au rythme des cuivres, elle s'est mise à balancer doucement sa chaussure qui pendait au bout de son pied. Sa jupe moulante laissait entrevoir une jarretelle de dentelle noire retenant des bas de soie sur sa cuisse. J'ai pris un malin plaisir à placer mon document de façon à pouvoir garder l'œil sur le coin de mon bureau désormais occupé par ma déesse. Ma déesse à moi seul. À la pause-café, il a bien fallu que je rejoigne les autres. Une collègue a remarqué que je ne m'étais pas rasé. « Une panne de lame, ce matin... », ai-je répondu bêtement. L'air étonné, elle a rétorqué que ça me donnait quelque chose de neuf dans les yeux. Je me suis excusé et me suis dirigé aux toilettes pour m'observer dans le miroir. Et j'ai vu. Vu la brillance dans mon regard et Judith, sourire en coin, collée contre moi.

La nuit passée, alors que ma tisane t'avait fait son effet, Judith est venue se faufiler à mes côtés. Tu n'as rien vu, rien entendu lorsqu'elle m'a suggéré en chuchotant de prendre le couteau caché sous mon oreiller. Rien senti, non plus, lorsque j'ai vivement fait glisser la lame tranchante sur ton cou. Tu as à peine bougé, à peine soupiré. J'ai pensé à notre boucher. Tu dirais que je suis devenu fou. Mais, tu sais quoi ? Maintenant, tu n'as plus rien à redire. Et je ne suis pas seul à avoir perdu la tête.